

Les sociétés néolithiques aux origines du monde rural

LAURENCE TURETTI — *Jean Guilaine, vous avez construit votre œuvre autour des origines du monde rural. Vous avez, au cours de votre enfance dans les Corbières, connu un milieu paysan encore largement traditionnel. Est-ce l'origine de votre intérêt pour le Néolithique ?*

JEAN GUILAINE — Nous sommes à peu près tous des descendants de paysans. N'oublions pas que, jusqu'au XIX^e siècle, la France a été essentiellement un pays d'agriculteurs et d'éleveurs. Ce n'est qu'avec la révolution industrielle, puis le développement du secteur tertiaire, que s'est opéré le transfert d'une large partie de la population vers d'autres activités. L'agriculture constitue en effet la base alimentaire de l'humanité.

GEORGES CHALULEAU — *Mais il n'en fut pas toujours ainsi...*

J. G. — En effet, la domestication des plantes et des animaux, conquête nécessaire pour pratiquer la mise en culture des céréales et des légumineuses ou l'élevage des bêtes, est un processus relativement récent dans l'histoire de notre espèce : dix à douze mille ans tout au plus. Cela peut paraître très lointain dans le temps, mais, à l'échelle des mécanismes de l'évolution, c'est un acquis proche d'aujourd'hui – rappelons que l'apparition de l'espèce humaine remonte à environ trois millions d'années. Autrement dit, pendant presque toute la longue durée de leur histoire, les humains ont été des prédateurs : ils ont vécu en se nourrissant d'espèces chassées, pêchées et de la cueillette de feuilles, de fruits et de plantes sauvages.

G. C. — *Peut-on déterminer comment et pourquoi apparaissent les premiers paysans ?*

J. G. — Ce n'est qu'au terme de plusieurs centaines de millénaires que, grâce à leur développement psychique et à l'observation empirique du comportement végétal et animal, les humains ont maîtrisé les techniques de la reproduction des plantes et des bêtes. Ces avancées ont permis une véritable « révolution », car il devenait possible de contrôler et de multiplier à volonté certaines espèces comme les céréales et de nourrir ainsi un plus grand nombre d'individus. Disposer d'un troupeau de vaches, de porcs, de chèvres ou de moutons signifiait que la communauté couvrait ses besoins de viande et de lait.

G. C. — *Ces élevages supposent-ils la naissance d'habitats groupés fixes, des premiers hameaux ?*

J. G. — Tout ceci, oui, passait par la constitution de villages stables autour desquels le territoire pouvait être exploité par un système de champs et de prairies. C'est d'ailleurs en abandonnant la vie nomade ou semi-nomade qu'ils avaient menée jusque-là, en se sédentarisant, que les derniers grands chasseurs ont porté une attention plus soutenue au comportement des autres êtres vivants qui les entouraient : arbres, plantes, animaux. Dès lors ces prédateurs de la nature allaient peu à peu délaïsser leurs traditions immémoriales de chasse et de pêche au profit de l'agriculture et de l'élevage, sauf, bien entendu, dans les régions où ces activités pouvaient encore apporter un complément alimentaire non négligeable. Les historiens ont appelé « révolution néolithique » cette grande mutation du stade de la chasse à celui de l'agriculture.

L. T. — *Pouvez-vous nous préciser où cette « révolution » s'est produite ? A-t-elle eu lieu dans une seule région du monde ou, de manière concomitante, dans plusieurs régions ?*

J. G. — Elle s'est opérée dans le monde entier à partir de quelques épïcètres : lieux des premières expériences de transformation

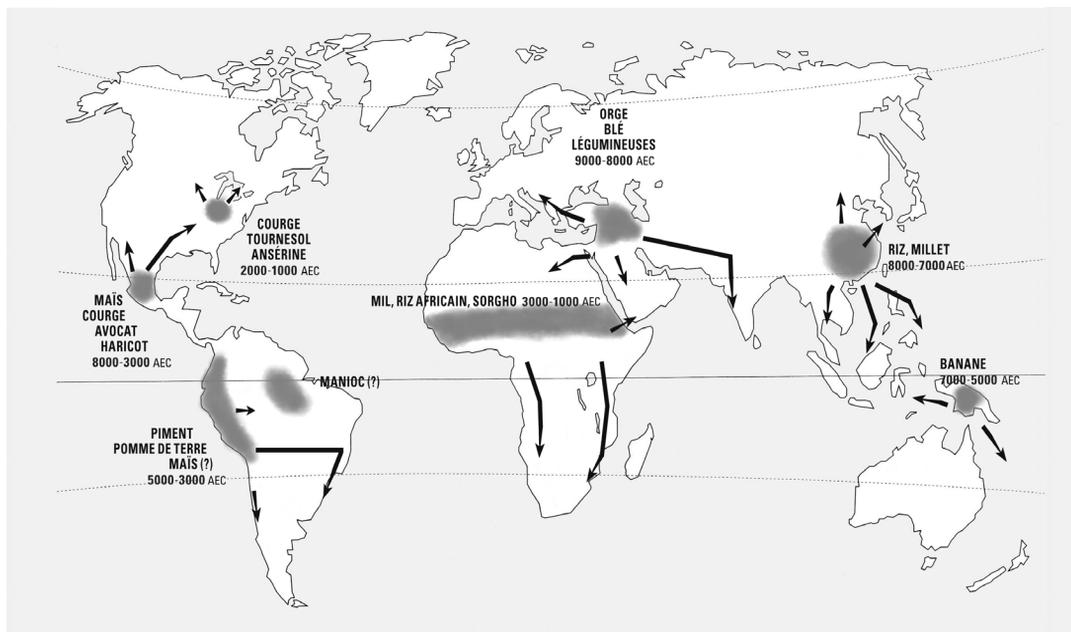


Fig. 1. Les épïcètres de la « révolution néolithique ». Les dates indiquent les intervalles d'acquisition des espèces végétales domestiques.

des céréales et autres graines, de leur forme sauvage à leur morphologie domestique [fig. 1]. Parmi les principales céréales, citons-en trois : le blé et l'orge, au Proche-Orient ; le millet et le riz, en Chine ; le maïs, au Mexique.

Convaincu que cette période néolithique, des tout premiers paysans, était capitale pour toute notre histoire, j'ai mené mes recherches en les focalisant sur le pôle émetteur de l'apparition de l'agriculture en Méditerranée : le Proche-Orient, où apparurent les premières céréales cultivées, et d'où, peu à peu, des agriculteurs sont partis, par voie terrestre ou maritime, à la conquête de nouvelles terres à exploiter. Et c'est ainsi qu'au terme de longues générations ce bouleversement gagna l'Europe occidentale.

L.T. — *La « révolution » néolithique peut-elle être considérée comme un progrès pour les sociétés humaines ?*

J.G. — Cette conversion à l'agriculture ne fut pas pour les humains systématiquement un gain. Non, car essayer d'améliorer son bien-être passe toujours par une contrepartie négative. Prenons trois exemples.

Pour cultiver, il faut disposer d'espaces nus, dégagés de toute forme de végétation encombrante. Cela suppose de s'attaquer aux forêts, qui, au sortir des temps paléolithiques, recouvraient une large partie de l'Europe : il a fallu en brûler pour créer des champs – première attaque contre l'environnement naturel.

D'autre part, l'élevage exige une promiscuité avec les animaux qui n'est pas sans risque : les bêtes entretiennent des virus transmissibles aux humains. Et l'hygiène limitée de l'époque ne pouvait empêcher l'apparition de graves maladies infectieuses, dont la propagation était favorisée par les concentrations des populations au cœur de localités.

Enfin, l'agriculture donne lieu à des surplus alimentaires, autant de stocks et de richesses pour les plus entreprenants. Dès lors apparaissent les notions de fortune, de domination, de dépendance, voire d'asservissement d'individus débiteurs de plus puissants. Au Néolithique, des inégalités s'amorcent.

On peut dire ainsi que, sur le plan économique comme sur le plan social, la conversion à l'agriculture eut des conséquences qui ne furent pas toujours positives.

G.C. — *À la lumière de ces trois exemples, cette « révolution » semble induire un changement radical des modes de pensée et d'organisation. Le rapport à la nature et à l'environnement change-t-il si radicalement ?*

J.G. — Si l'on compare la façon de se nourrir, et donc de subsister, des temps pléistocènes avec celle qui se met peu à peu en place au sortir de la période paléolithique, on doit convenir que le changement qui s'amorce est alors décisif. D'un côté, une masse de millénaires au cours desquels les êtres humains ont vécu en puisant dans leur environnement, en l'exploitant par des comportements de prédation : consommant plantes et fruits sauvages, chassant diverses variétés d'animaux, du gros mammi-

fère au petit gibier, pêchant ou collectant des mollusques. Bref, en sollicitant tout ce que la nature mettait à leur portée. De l'autre côté, un nouveau regard porté sur cet environnement : considéré alors comme un espace susceptible de transformations, pourvoyeur de ressources dès lors maîtrisées et reproductibles à souhait. En domestiquant plantes et animaux, en contrôlant leur reproduction, les sociétés humaines se rendaient compte qu'elles devenaient maîtresses de leur gestion alimentaire. Certes, cette maîtrise était périodiquement malmenée par la nature et ses emportements : épidémies, épizooties, famines, inondations et destructions diverses, mais l'homme disposait désormais de recettes pour rétablir à nouveau à son profit les équilibres un moment rompus. Les conditions aléatoires longtemps imposées par la chasse et la collecte s'évanouissaient grâce à ces deux nouvelles sources de subsistance : le champ et le troupeau.

L. T. — *Les sociétés humaines dépassent, grâce aux stocks de céréales ou aux troupeaux, le stade de la survie. Comment en profitent-elles pour inventer le commerce et peut-être la notion d'enrichissement ?*

J. G. — Concrètement, le stockage et la multiplication des productions végétales ou animales permettaient la création de surplus, de « capitaux », convertibles, par le biais de l'échange, en matériaux non comestibles mais à même de satisfaire les sentiments d'esthétique, de parade, de hiérarchisation, de vanité. Au fond la production d'aliments, végétaux ou carnés, s'avérait, par leur accroissement toujours possible, un moyen certes de calmer la faim mais aussi d'introduire un concept de richesse, de possession à même de créer des dénivelés sociaux, de faire émerger çà et là des privilégiés tirant bénéfice de certaines situations. En domestiquant le vivant, l'homme prenait conscience de sa puissance à modifier désormais à sa guise la nature.

Mais ce nouveau pouvoir comportait nécessairement un corollaire : la capacité à engranger des richesses allait inévitablement créer, au sein même des communautés, des comportements de compétition entre individus. Depuis toujours probablement, mais plus particulièrement à compter du Néolithique,

les sociétés se sont trouvées face à la nécessité de mettre en place des règlements, des coutumes pour réguler les tensions interpersonnelles, pour éviter les déséquilibres trop perturbants. Il n'est pas sûr qu'elles aient d'emblée réussi à résoudre ce problème quand on voit comment des dominants apparaissent très tôt au sein des premières communautés agricoles.

L. T. — *D'un point de vue historiographique, quand ce concept de « révolution néolithique » a-t-il été énoncé ?*

J. G. — Pour l'historien qui tente de saisir dans la très longue durée les grandes inflexions de la trajectoire de l'humanité, il est certain que l'avènement du Néolithique constitue une mutation capitale. Les humains changent à ce moment-là fondamentalement la façon d'acquérir leur alimentation, c'est le prélude au monde paysan qui s'est depuis instauré. Avec l'apparition du village, des champs cultivés, des animaux à viande, à lait mais utilisés aussi pour la traction et le bât, une vie totalement nouvelle s'organise.

Dès 1889, Émile Cartailhac, un préhistorien toulousain, voit dans cette mutation une « révolution ». Mais c'est un auteur britannique, d'origine australienne, Vere Gordon Childe, qui divulguera plus largement l'expression, dès lors insigne, de « révolution néolithique », perçue essentiellement dans sa perspective économique. Il ne s'agit là, pourtant, que d'une image globalisante pour souligner la rupture entre la chasse ancestrale et la nouvelle pratique agricole. Car, dans la réalité scrutée par les archéologues, cette transformation fut loin d'être brutale, au sens où s'entend habituellement le mot de révolution.

G. C. — *Pouvez-vous nous en préciser la chronologie ?*

J. G. — Cette mutation se déroula de façon lente et progressive dans quelques « laboratoires » en divers points du globe. Ainsi au Proche-Orient : entre les prémices de la sédentarisation des chasseurs, vers 12000 avant l'ère commune, jusqu'à la constitu-

tion de villages vivant pleinement d'agro-pastoralisme, ce sont quatre à cinq millénaires qui se sont succédé au cours desquels les aliments « sauvages » ont été très progressivement abandonnés au profit des produits agricoles. La Chine et le Mexique montrent également le long déroulement des étapes entre une nourriture de chasse-cueillette et une économie pleinement basée sur la production. C'est pourquoi l'expression « révolution néolithique » est aujourd'hui un peu passée de mode. On a tendance à lui préférer celle de « transition néolithique » qui rend mieux compte du caractère progressif de cette lente transformation.

LE NÉOLITHIQUE AU PURGATOIRE

L.T. — *Tout au long de votre carrière, vous avez milité pour faire connaître l'importance historique de la période néolithique – vous avez même parlé parfois de « croisade ». Pourquoi, selon vous, le Néolithique n'était-il pas perçu à la mesure de son intérêt historique ?*

J.G. — Le Néolithique, en tant que thème d'étude, a longtemps été en France une période minorée. Au XIX^e siècle, la grande question était celle des origines de l'homme, de son ancienneté (très discutée jusqu'à ce que les évidences stratigraphiques et géologiques en fassent la démonstration), puis, dès que la préhistoire eut acquis une légitimité, les classifications typologiques et chronologiques des artéfacts ont joué un rôle principal dans la mesure où il était nécessaire de construire un cadre évolutif général. À la charnière des XIX^e-XX^e siècles, la reconnaissance de « l'art des cavernes » a ensuite entraîné un engouement autour des peintures et gravures paléolithiques, dont les qualités esthétiques suscitèrent un légitime émerveillement.

En outre, la France a rapidement fait la démonstration qu'elle était, avec l'Espagne, le conservatoire des plus belles grottes ornées préhistoriques d'Europe et les découvertes réalisées au fil du XX^e siècle n'ont cessé de renforcer ce constat. Avec un tel